

une prompt pacification et prévinrent un schisme qui semblait inévitable. Le parlement et l'université, in-fatués des prétendus droits de l'*Eglise gallicane*, protestèrent contre le concordat et réclamèrent vivement en faveur de la pragmatique-sanction, mais François I^{er} sut faire respecter son autorité et profita de cette circonstance pour faire prévaloir l'absolutisme royal.

La France formait à cette époque un royaume compacte et homogène qui excitait à la fois l'envie et les alarmes des nations voisines. Les arts et les sciences, grâce à la protection bienveillante du monarque, brillaient d'un éclat inaccoutumé. Les immenses progrès accomplis dans toutes les branches de l'activité humaine agrandissaient de jour en jour l'horizon de la gloire nationale et de la civilisation.

Telle était l'heureuse situation du pays, telles étaient ses aspirations et ses espérances lorsqu'un événement de la plus haute portée, qui devait ébranler toute l'Europe, vint compromettre la réalisation de tous ces rêves de bonheur et de prospérité. La mort de Maximilien venait de laisser vacant le trône de l'empire. Deux compétiteurs ne tardèrent pas à briguer l'honneur de ceindre la couronne impériale. C'étaient le roi de France et le roi d'Espagne. L'ambition avait à lutter contre l'ambition ; les électeurs, obsédés de toutes parts par les intrigues et les tentatives de corruption, redoutant également les deux candidats, ne purent d'abord fixer leur choix. François I^{er}, passionné pour les aventures, semblait faire revivre dans sa personne les héros fameux du moyen-âge ; Charles-Quint, initié à tous les secrets de la politique, savait réfléchir et cacher la profondeur de ses vues ; l'un était téméraire à l'excès, d'une hardiesse aveugle ; l'autre, d'un stoïque sang-froid, d'une bravoure tempérée par la prudence ; l'un songeait avant tout aux fêtes, aux divertissements, aux brillants tournois ; l'autre déployait une activité immense dans la conduite des affaires ; le premier était ardent, impétueux et d'une fatale présomption ; le second, illustre guerrier, froid et impassible dans le combat, capable d'embrasser d'un coup d'œil les forces de l'ennemi, s'annonçait comme le défenseur du monde chrétien contre les Turcs. Leur puissance était à peu près égale. Avec la même anxiété les deux concurrents attendaient l'issue d'une élection si importante. La fortune se déclara pour Charles-Quint. Humilié de cette préférence, François I^{er} en conçut un profond dépit qui fut partagé par tous ses sujets. Le peuple français qui eût aimé à voir le front de son roi orné du diadème impérial, fut d'accord avec son chef pour tirer de cet affront une prompte et solennelle vengeance. Charles-Quint comprit bien que son élévation portait ombrage au roi de France, et dès lors il songea sérieusement à se prémunir contre les attaques qu'il redou-

tait. Telle fut l'origine de cette longue et sanglante rivalité qui fut si funeste à la chrétienté, puisqu'elle favorisa les progrès du protestantisme et empêcha l'Europe de refouler l'islamisme en Asie. C'est de là qu'est sortie cette fameuse " question d'Orient " qui, de nos jours encore, retentit d'un bout du monde à l'autre. Les deux rivaux étaient si intimement convaincus de l'importance décisive de l'alliance anglaise qu'ils n'hésitaient pas à décerner d'avance la victoire à celui qui serait assez heureux pour entraîner dans son parti le puissant monarque Henri VIII. Moins extravagant, mais plus habile que son adversaire, Charles-Quint gagna par l'adresse et l'astuce ce que François I^{er} n'avait pu obtenir par la pompe et la magnificence à l'éblouissante entrevue du *Camp du drap d'or*.

Incapables de maîtriser davantage leur animosité, les deux rivaux ne tardèrent pas à se susciter des querelles réciproques et la guerre éclata. Dès le début des hostilités, François I^{er}, après quelques légers succès dans les Pays-Bas, éprouva des revers qui n'étaient que le prélude des désastres que l'avenir réservait à la France. Une ligue formidable se forma aussitôt, la guerre devint générale. Réduite à l'extrémité et craignant de perdre sa dernière ressource, le secours des Suisses qui demandaient au maréchal de Lautrec " argent, congé ou bataille, " l'armée française fut forcée d'attaquer les ennemis campés sur les hauteurs inaccessibles de la Bicoque ; mais elle subit une défaite complète et le Milanais tomba au pouvoir des Impériaux victorieux. Décidément tout semblait tourner contre la France. Un incident des plus fâcheux vint encore accroître les difficultés de la situation. Le comte de Bourbon, pour se venger d'une injure personnelle, eut l'insigne lâcheté de renier son serment et de mettre son épée au service de l'empereur. Le traître, qui avait conçu l'horrible dessein d'effacer la France du rang des nations et de s'élever sur les ruines de sa patrie, contribua pour beaucoup à la défaite de la Biagrasse où fut tué Bonnivet et à la déroute de Romagnano où périt un des plus braves guerriers de l'armée, le valeureux Bayard justement surnommé le " chevalier sans peur et sans reproche. " Poursuivies par leurs ennemis, les troupes royales furent forcées de repasser les Alpes. Les Impériaux se précipitèrent sur la Provence, bien persuadés de ne rencontrer aucune résistance, mais il ne tardèrent pas à revenir de leur illusion. Contraints de céder à l'héroïque intrépidité des Marseillais et épuisés par les fatigues d'un long siège, ils se replièrent en désordre sur l'Italie. A son tour François I^{er} se mit à leur poursuite et, étant entré en vainqueur dans Milan, s'avança jusqu'à Pavie dont il entreprit le siège, tout en dirigeant une partie de ses forces vers le royaume de Naples. C'était commettre